

Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 37/1946 (1946)

Artikel: L'éducation pestalozzienne
Autor: Malche, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PREMIÈRE PARTIE

L'éducation pestalozzienne

Il fut un héros pédagogique... Bien loin que sa valeur soit épuisée, un temps viendra où on reconnaîtra ses infinies richesses. DISTERWEG.

Les années commémoratives de 1927 et, plus encore, de 1946 ont décidément rendu à Pestalozzi la place qui lui était due. Jamais, en Suisse comme aussi au dehors, on n'avait tant écrit sur son compte ni publié ou traduit tant de ses ouvrages. Il y a, dans cet acte de réparation, à la fois justice et profit. En cette époque entre toutes troublée, quel bienfait pour nous, quel réconfort de retrouver celui qui fut le précurseur de notre démocratie et le pionnier de l'éducation moderne !

Certes, entre ceux qui célèbrent Pestalozzi, l'unanimité n'est pas faite. Tous, nous souscrivons sans réserve au jugement de Disterweg qui saluait en lui, peu après sa mort, un génie pédagogique d'une inépuisable fécondité. Mais, sur la nature même de l'héritage pestalozzien, les avis restent partagés. Dans quel rapport se trouvent, par exemple, Rousseau et Pestalozzi ? En dépit de son enthousiasme pour l'*Emile*, l'auteur de *Gertrude* a-t-il passé à côté du principe central de l'éducation fonctionnelle sans reconnaître sa valeur ? A-t-il, au contraire, continué Jean-Jacques en le complétant de sa vaste expérience scolaire ? Est-il même plus près de nous que son modèle en ce sens que ses vues sur l'éducation sont biologiques et non plus rationalistes, plus près aussi des besoins concrets ?

On a soutenu toutes ces thèses. De même, tel critique préfère en Pestalozzi l'homme d'école au philosophe tandis qu'un autre, adoptant ses principes, lui refuse, pour sa pratique, l'admiration que ses contemporains lui vouaient de son vivant. En raison de la médiocrité où se traînait alors l'enseignement, Pestalozzi en classe aurait été sans grand'peine un borgne au royaume des aveugles.

De telles divergences sont inévitables. L'homme fut lui-même si divers, il se renouvela si souvent au cours de sa longue enquête qu'on peut trouver en lui bien des inégalités et des contradictions, lesquelles ne prouvent pas grand chose¹.

On n'entrera pas ici dans ce genre de débat. On cherchera plutôt à discerner le meilleur de Pestalozzi afin d'en présenter une synthèse d'intérêt actuel. Sa biographie et son œuvre étant, sans aucun doute, connues des professionnels à qui cette étude s'adresse, on soumettra un seul problème à leur réflexion : *Y a-t-il vraiment une éducation pestalozzienne et, si c'est le cas, de quel secours peut-elle être dans l'école d'aujourd'hui ?*

Pestalozzi vivant.

Pestalozzi parmi nous.

C'est dire qu'il s'agira bien moins de procédés, de manuels (encore qu'il en ait écrit !) ou même de méthodes (et on verra pourquoi) que de ces hautes et essentielles vérités sur la société humaine, l'enfance et l'école dont est fait le message pestalozzien.

* * *

Refaire le monde par l'enfance.

On sait que Pestalozzi est venu tard à l'éducation, à travers toute sorte d'expériences politiques et sociales qui le laissèrent insatisfait. Mêlé dès 1763 à la lutte des patriotes contre l'oligarchie, il apprit à ses dépens quelles sont les limites de l'action collective, de la presse, des lois. Les théories économiques des physiocrates le séduisent alors, qui voyaient dans l'agriculture la base de tout état prospère : mais son domaine de Neuhof, l'école

¹ On a fait grief à Pestalozzi d'avoir enseigné du latin à son fils âgé alors de trois à quatre ans. Lui-même raconte que, sur les remontrances d'un valet de ferme, il renonça à cette erreur de débutant. Les circonstances ayant, hélas, changé, Jacobli atteignit douze ans sans que son père jugeât bon de le faire passer du monde des choses à celui des signes et il fallut que M^{me} Pestalozzi lui apprit à lire en cachette. Il n'y a que les pédants qui n'hésitent jamais.

qu'il y ouvre, laquelle était avant tout une manufacture destinée à tirer de leur misère les enfants des campagnes, lui enseignent qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Ruiné, il poursuit son rêve de réformateur social en écrivant, pour l'édification de ses paysans qui ne le lurent pas, *Léonard et Gertrude*.

Ces faits sont importants. Ils établissent avec toute la netteté désirable que si, après Stans, bien qu'ayant déjà cinquante et un ans d'âge, Pestalozzi demande au Directoire à devenir maître d'école, c'est parce qu'il renonce à obtenir de front le redressement social qu'il juge urgent. Désormais, c'est par l'enfance qu'il va chercher à atteindre son but, en reprenant la tâche à pied d'œuvre. L'idée n'est peut-être pas nouvelle : « Donnez-moi l'éducation, disait déjà Leibniz, et je soulèverai le monde. » Mais, cette fois, ce n'est pas un philosophe en chambre, c'est un apôtre amèrement déçu, un lutteur qui empoigne le levier avec toute la fougue de sa passion humanitaire. Pour lui, l'école n'est pas un cadre administratif où l'on s'installe jusqu'à l'âge de la retraite ; ce n'est pas un métier qu'on prend. L'école est un creuset social. Par elle, Pestalozzi veut résoudre en profondeur le problème humain. Refaire des hommes. Il remet ainsi l'acte d'éduquer dans son contexte vital, qui lui imprime son dramatique élan. « L'éducation de tous les enfants du peuple entier, dit-il, est la base de la démocratie par la libération de toutes les forces humaines. » Il ajoutera, dans son *Appel aux plus misérables d'entre le peuple helvétique* : « Le but suprême de toute éducation est de préparer l'être humain à l'emploi libre, et sous sa propre responsabilité, des facultés dont le Créateur l'a doué et d'orienter toutes ces facultés vers l'amélioration de l'existence humaine. Ainsi chaque homme devra être à même d'agir, dans la situation où il sera placé, comme agent de la toute-puissance et de la toute-sagesse qui lui a donné la vie. »

Elever par chacun de ses agents le niveau de la société, tel est le but : « Où manque la sainte volonté d'ennoblir chaque individu de notre espèce, tous les articles de la Constitution sont inopérants. » Et voici qui lie fortement le sort de tous à cette restauration par le dedans : « Faites que nous redevenions des hommes sur lesquels on puisse de nouveau bâtir des Etats ! »

Grande, noble mission que nous assigne le père de l'école suisse ! Non plus « l'école pour l'école », mais l'école, berceau de la société adulte, l'école d'où s'en va vers son avenir la jeune humanité.

Le divin en nous.

Mais prétendre sauver les Etats en reconstruisant l'homme par l'enfance, n'est-ce pas nous faire trop de crédit ? Qui sommes-nous donc pour que tout dépende de notre vraie identité qu'il s'agit de retrouver ? Pestalozzi s'est donné à lui-même plusieurs réponses à cette question. Dans les *Veillées d'un solitaire*, œuvre de jeunesse, il reconnaît jusque chez les plus humbles un trésor qui est, selon lui, le bien commun de notre espèce, le maître-mot de l'humanité : c'est la richesse intime du cœur, le sentiment d'être frères de nos semblables et fils de Dieu. Par cette émouvante communion, nous sommes « chose du divin ». L'étincelle qui nous anime pour un peu de temps témoigne de notre origine. Dieu nous habite. En chaque créature, l'ordre de Dieu tend à se réaliser si on ne le contrarie pas. Prenons conscience de cette consécration qui nous est donnée avec la vie, écoutons cette voix, exerçons cette force ! La condition la plus obscure, l'âme la plus simple peuvent en être merveilleusement éclairées ; mais si cette bénédiction manque, le génie même en reste frappé de stérilité.

Plus tard, dans ses *Recherches*, Pestalozzi se tiendra plus près de la réalité qui est, hélas, moins noble. Il voit en nous tout ensemble du bestial, du social et du divin. C'est par des actes de volonté que nous montons de degré en degré ou plutôt que nous hiérarchisons ces éléments toujours présents en nous. Vivre devient ainsi une conquête sur soi-même. Et comme le mal est, en nous, le signe de notre insuffisante divinisation, accroissons la part de Dieu, délivrons-la de sa gangue afin de nous délivrer nous-mêmes. Pouvons-nous espérer y réussir ? Honnêtement, Pestalozzi s'arrête au seuil du mystère : « La pureté des biens immaculés n'est pas le lot de l'homme mortel » ; il la conçoit néanmoins et notre noblesse, notre salut même, c'est de tendre sans cesse vers cet « idéal de perfection ».

Mystique, a-t-on dit : qui le nie ? Il n'est pas question, en remontant aux sources de la pensée pédagogique de Pestalozzi, d'accorder une pleine adhésion à sa philosophie. Il s'agit simplement de montrer de quelles cimes elle prend essor, à quel niveau elle se situe et quels horizons elle ouvre à l'éducateur. Ce n'est pas une pédagogie à mi-côte ni terre à terre qui nous est proposée. Elle nous engage tout entiers. Elle se trouve mêlée à la création, à la société, à tout l'homme. On court avec elle la grande aventure de la vie.

La plante humaine.

Parti de cette notion de l'homme, comment Pestalozzi refuserait-il à l'enfant ce qui est la marque de notre espèce ? L'enfant aussi est un reflet de Dieu ; il le porte, il l'annonce. Être de nature au même titre que toutes les choses créées, comme l'arbre, comme la plante, il est fait pour vivre et il a, sauf exceptions, les aptitudes nécessaires à la vie. Pestalozzi, au cours de sa carrière, n'a cessé de s'émerveiller en découvrant les dispositions, les moyens innés, cette infinité de dons précieux que l'enfant reçoit avec l'être. Ah ! c'est tout autre chose qu'un infirme ou un incapable ! Il naît, au contraire, richement doué et il faut le traiter en conséquence.

On élève les plantes par la culture et les hommes par une éducation qui doit être aussi une culture : une aide discrète au service de la vie et qui respecte les démarches de la nature. L'idée frœbélienne du « jardin d'enfants » n'est plus pour nous surprendre si on se rappelle que Frœbel avait fait deux stages prolongés à Yverdon.

La plante humaine ? Écoutons Pestalozzi dans son discours du Nouvel-An, au début de 1809 : « Nous n'inhibons rien, nous ne voulons qu'épanouir. Il faut que, par nos soins, vous deveniez les hommes que comporte votre nature. » Dans cet esprit, éduquer consiste surtout à favoriser l'éclosion des forces profondes qui se manifestent chez l'enfant au cours de sa croissance. Et, pour les favoriser, il faut les exercer, les appliquer ; il faut agir et laisser agir.

Il faut faire confiance à l'enfant, et à la nature dans l'enfant. Cette pédagogie de la confiance serait-elle d'un optimisme aveugle ? Il n'est pas nécessaire d'être dupe pour faire confiance. Il suffit d'être courageux. On prend un risque sans lequel il n'y a pas d'éducation digne de ce nom.

Pestalozzi accepte ce risque. Il sait que l'enfant est possédé du besoin d'agir, de jouer, de se servir de ses mains, de ses yeux, de son esprit. Il sait que, rebuté, le cœur des petits se ferme et leur intelligence aussi. Une de ses grandes trouvailles pédagogiques date de Stans : et c'est que, dans une atmosphère d'amour, de sérénité, de gaieté, de confiance en un mot, non seulement les enfants sont portés à bien faire mais à mieux étudier, à mieux comprendre, à se souvenir mieux de ce qu'on leur enseigne.

La confiance est à l'origine de tout progrès scolaire, soit moral, soit intellectuel. Le gain le plus clair de l'école moderne, qui d'ailleurs n'en tire pas encore tout le parti possible, c'est de concevoir, là du moins où la routine ne règne pas, l'éducation comme une libération de l'enfant à mesure que ses forces, appliquées aux réalités, lui permettent d'agir selon sa propre loi morale et d'assumer en même temps les responsabilités correspondantes. L'éducation devient ainsi une belle conquête ; nous conquérons des privilèges et des obligations, des droits qui comportent des devoirs. Dans toutes ses entreprises scolaires, Pestalozzi n'a pas voulu autre chose.

La vie éduque.

Bien entendu, le milieu éducatif naturel est la famille avec, autour d'elle, le village ou le quartier, les métiers, le pays, la nature. Pestalozzi, sur ce point, s'est souvenu de sa propre enfance. Là, dans une société restée saine, l'enfant trouve la meilleure école où tout, du sentiment, des actes, de la pensée, va se développant au rythme de la vie réelle, « car, disait le vieux maître, c'est la vie qui éduque »¹.

Mais, en son temps déjà, il avait dû se rendre à une évidence qui nous frappe bien davantage encore : toutes les familles ne valaient pas la sienne ! La famille a perdu une très grande part de son pouvoir éducatif. Le milieu, qui continue d'exercer sur nous son influence, offre aux jeunes des leçons souvent douteuses. Et comme notre temps exige un savoir scolaire qui s'étend sans cesse, c'est l'école qui se substitue au milieu ancien et qui exerce un monopole de fait en matière d'éducation. Il fallait bien occuper le vide laissé par la carence familiale.

L'école y parvient mal. Elle ne connaît pas ces rapports profonds formés par le sang même, ces actes quotidiens qui deviennent une discipline aimée, cette morale vécue entre gens de la chère tribu, toute cette chaleur du foyer dont on reste imprégné pour toute l'existence.

Le malheur de l'école, c'est qu'elle est un milieu factice. Les problèmes qu'elle propose à l'enfant ne sont pas comparables à ceux dont abonde le cercle de famille, la vie vraie, dont elle n'est qu'une transposition, une pâle image.

¹ Il insiste fortement sur cette idée dans son dernier ouvrage, *Le chant du cygne*, à propos de l'éducation élémentaire.

Dans l'éducation selon Pestalozzi, qui est intégrale parce que toutes les influences s'y prêtent un appui continu, l'éducation morale vient la première. La formation de l'esprit n'en est qu'une province ; elle en forme un chapitre, je dirais la conclusion.

Or, de par sa nature, l'organisme scolaire ne se soucie guère que de ce chapitre-là. Une rupture se produit donc entre les diverses parties de l'éducation qui devraient être inséparables. Bien plus : l'école a une tendance qui ne s'explique que trop à traiter les problèmes moraux comme ceux de l'intelligence : par transmission formelle, par démonstration, en tout cas par des opérations mentales fort éloignées de l'expérience et de la vie familiale.

Comment retrouver le chemin de ce paradis perdu ? De Neuhof à Yverdon, Pestalozzi n'a jamais varié : il faut garder le contact entre l'école et la famille, il faut introduire à l'école le plus qu'on peut des activités familiales, il faut enfin que l'école ressemble elle-même autant que possible à une famille¹.

Critique de l'école traditionnelle.

Sans l'avoir jamais dit expressément, peut-être même à son insu, il semble bien que pour Pestalozzi l'école en soi ait été un mal. Ce qu'il en dit démontre, en tout cas, que s'il tient ce rouage pour nécessaire il cherche à en faire un moindre mal.

Il n'est pas mauvais qu'un novateur secoue parfois le dogme scolaire et il faut avouer que Pestalozzi s'en charge non sans vigueur. Eparses dans son œuvre mais toujours présentes, ses critiques formeraient, réunies, un sévère réquisitoire. L'école, dit-il, « le monde de l'alphabet », est aussi celui « des échos et des bruits ». Elle ne cultive qu'une « sagesse champignonne qui meurt au soleil ». Son meilleur produit est un « fou verbal ». Quant aux maîtres d'école, ces « souffleurs de théâtre », dans une lettre à Plamann datée de 1809, il déclare : « Il n'y a rien à attendre des caporaux de l'enseignement. L'esprit de corps de la république savante est aussi étroit que celui des travailleurs et des cordonniers. » En un mot comme en cent, il faut donc

¹ « J'irais trouver les pères et les mères de mon village, je les conduirais dans mon école... j'installerais en classe des rouets et des métiers à tisser, c'est un moyen essentiel d'instruction... » (*Léonard et Gertrude.*)

Voir aussi dans les *Lettres à Gessner* : « L'école doit être la chambre familiale du peuple, « Die Wohnstube des Volkes ».

« retourner le char de l'éducation », le sortir de son borbier et « le mettre sur une autre voie ». Laquelle ? Par ce qui précède, il n'est pas difficile de le deviner.

L'éducation selon Pestalozzi.

Précaution indispensable : ni Stans, ni Berthoud ni Yverdon ne nous offrent, à aucun moment, le tableau parfait de l'éducation telle que la rêva le maître de ces lieux. Il y a toujours du jeu entre la théorie et la pratique.

En revanche, rien de ce que voulut Pestalozzi ne resta lettre morte dans les écoles où il passa ; avec des réussites variables, il chercha toujours et obstinément à faire de ses principes une réalité.

Que voulut-il ?

Livrer à la vie de vrais vivants, des hommes dignes du beau nom d'homme. Pour y parvenir, il faut que la vie offerte aux élèves de son école soit satisfaisante pour eux, pleine, exaltante. Il faut que les enfants fassent leur métier, le métier d'apprentis de la vie, avec le même goût profond, la même joie que les bons artisans, parmi les adultes, prennent à exercer leur propre métier. A ceux-ci le beau gagne-pain ; à ceux-là le beau privilège de gagner leur intelligence dans un joyeux effort.

Aussi, dans cette communauté, pas de chiourme : les portes du château sont ouvertes à deux battants ; on va, on vient, on est chez soi. La ruche et les abeilles. Ni punitions ni récompenses. Pas de menaces, pas de fausse monnaie ! La punition, prévue au règlement, suppose et suggère l'infraction ; elle l'intègre officiellement dans la vie scolaire. Promulgez la règle, expliquez-la, habituez graduellement les élèves à la respecter mais laissez-nous tranquilles avec votre échelle des peines ! Quant à la récompense, elle signifie que l'élève n'est pas payé par la satisfaction de s'être bien conduit ou d'avoir bien fait son travail mais qu'au contraire, le travail étant une corvée, celui qui l'a accompli mérite un salaire à part, qui le dédommage de sa peine.

Fallait-il intervenir ? C'était paternellement. Le maître, ou Pestalozzi lui-même, dans un entretien d'où la gravité n'excluait point l'affection, cherchait à susciter dans le cœur du coupable la résolution de mieux faire. On agissait en profondeur, avec tact. Et ce ne fut que très rarement, après consultation des parents, qu'un élève dut quitter la maison.

Dans cette ambiance bienfaisante, on menait une existence variée et riche d'actions, de mouvements de l'âme, joie, curiosité, succès, une existence remplie d'expériences et de découvertes. Un enfant occupé est un enfant sain. De la toilette du matin sous les jets de la cour à la baignade ou à la bataille de boules de neige, suivies de l'énorme tartine du goûter, pas de place pour l'ennui. Tantôt une leçon de géométrie en action, tantôt de la géographie sur le terrain ou sur les tables de modelage, du chant, de la gymnastique en plein air, de la grammaire, certes, du calcul, des cahiers, mais tout cela allégrement, dans le plaisir de vivre.

Pestalozzi tient par-dessus tout à ce que chacun travaille selon ses dispositions individuelles afin de garder et de développer les dons originaux qui marqueront la personnalité. Pas de chablon, pas d'enseignement au commun dénominateur. En thèse générale, il faut que les écoliers se sentent entraînés à chercher, à se poser des questions, à découvrir, à créer, afin d'employer et d'exercer leur initiative. « L'épanouissement des dispositions est ce que nous nous efforçons d'obtenir en tout et avant tout », dit Pestalozzi. Nous utilisons les matières du savoir bien plus comme des moyens de former l'esprit que comme des moyens d'étendre les connaissances. Si un savoir étendu est certes désirable, il faut auparavant avoir porté la force mentale de l'enfant au point nécessaire pour qu'il saisisse la signification et la portée de ce savoir et puisse le digérer. Nous croyons, en somme, que l'enseignement dans son ensemble doit développer les forces de la jeunesse plus que l'enrichir de science. »

Telles sont les prémisses de l'école pestalozzienne. Voyons maintenant comment elle procède à la formation intellectuelle.

Il va de soi qu'à la base de la vie mentale ne figurent ni les « branches du programme » ni le savoir livresque et verbal. On part de l'activité corporelle et spirituelle de l'enfant, du plaisir qu'il prend à manipuler, à créer, à regarder, à jouer enfin. On débute par le jeu et le travail manuel. Ce n'est pas nouveau, dira-t-on : non, parce que, du temps de Pestalozzi, cela le fut. On reconnaît là ce que Claparède appellera « le primat de l'action ». Nous disons : « Penser avec les mains ». L'enfant de 1750 n'ignorait pas cette manière lorsqu'il tortillait son bout de ficelle en songeant derrière le poêle. Le matériel pestalozzien a

pu varier, l'éternel chercheur a pu s'éprendre toujours de sa dernière trouvaille, peu importe. L'essentiel est que l'élève selon Pestalozzi est créateur de son propre savoir, qu'il le conquiert dans un effort de découverte, au milieu d'activités manuelles, régulatrices de l'esprit et support de la pensée, de sorte que cet élève redevient l'homme primitif qui voit le monde avec des yeux neufs et construit son intelligence avec le sûr matériel des choses. Ma préoccupation constante, nous dit Pestalozzi, fut de « trouver des procédés simples et généraux pour fortifier les dispositions des enfants », mais sans leur fournir du savoir tout fait, « en l'élaborant », au contraire, « avec eux ».

Au fond, Pestalozzi qui n'a cessé de rechercher les meilleures méthodes ne croit peut-être pas tout à fait à la méthode. Ceux qui, avec Snethlage¹, lui ont reproché de n'avoir ni programme ni méthode, « parce que la pédagogie formelle, hors de l'individu, lui échappe complètement », ont adressé un bel éloge à celui qu'ils dénonçaient comme le « destructeur de tout ordre civil ». Une méthode ? C'est chose trop concertée, trop savante, préparée de trop longue main pour une occurrence qui sera tout imprévue ; c'est de la vie arrêtée et systématisée. Il n'y a de méthode que celle que je crée et que je vis en ce moment. Et que dire de ceux qui reçoivent leur méthode d'un autre et qui consentent à l'appliquer sagement, non sans la mésestimer souvent et la trahir ?

Ennemi déclaré des principes rigides, rejetant les solutions toutes faites, Pestalozzi est un négateur de la routine, de l'apparis, du mort. Il faut trouver une réponse au cas actuel et elle ne doit ressembler à aucune autre. Nous sommes saturés de théories et de préceptes. Écoutons les voix intérieures, soyons nous aussi créateurs avec nos élèves ! Un « maître » doit tirer de soi les illuminations nécessaires. Ou alors il n'est plus un éducateur ; il n'a qu'à s'en aller, à devenir riche !

La méthode est un auxiliaire, rien de plus. Mécanisée, elle devient son propre but et empêche le maître de s'adapter à l'enfant. On en peut dire autant du livre. Et autant des programmes. En général, l'école est trop planifiée, trop sûre d'elle. Il faut y accueillir aussi la trouvaille, l'aventure spirituelle, la jeunesse ! Une vraie réforme est moins affaire de méthode que

¹ Snethlage écrit : « Il faut donner, apporter, imposer des choses à l'esprit, il ne faut pas publier une amnistie de tous les crimes ! »

vision créatrice de l'esprit. Et l'esprit souffle où il veut. Et nos élèves le pressentent, qui sont ravis dès que, sur le gris d'une théorie, nous jetons la nappe ensoleillée de la fenêtre ouverte.

Mais forcer une démonstration, c'est la compromettre. Il est bien probable qu'on n'a pas assez vu, en Pestalozzi, l'animateur génial qui, parfois, piétine sa propre règle. N'oublions pas pour autant qu'il a tenu ferme sur les points de doctrine qu'il estimait fondamentaux. C'est le cas pour deux idées qui, depuis Berthoud, n'ont cessé de l'obséder et qu'il n'a jamais renoncé à commenter : l'une, c'est son idée de l'intuition, point de départ de la pensée ; l'autre est la fameuse triade « langage, forme et nombre », qu'il considère comme le matériel même dont se construit cette pensée.

« Je cherche à psychologiser l'éducation », écrit Pestalozzi dans un mémoire qui date de 1800. Je veux « soumettre les procédés de tout enseignement aux lois éternelles par quoi l'esprit humain s'élève des intuitions sensibles aux concepts. » Là est « le fondement de toute connaissance ».

Il faut se représenter l'opération ainsi. L'enfant dispose d'un appareil psychique qu'il braque sur le dehors. Il veut s'emparer du monde ambiant ; une exigence intérieure commande cette prise de possession. Mais chacun perçoit selon l'acuité de ses sens, chacun ne reçoit que ce que ses organes sensoriels lui livrent du monde objectif. Les matériaux mêmes que je choisis ne sont pas ceux du voisin ; mes impressions, leur coloris n'appartiennent qu'à moi.

Selon la qualité innée des esprits, leur appétit change. C'est dire que les choses ne nous pénètrent pas passivement pour nous former sans notre concours mais que, loin de les subir, nous les réquisitionnons pour l'aliment de notre pensée, pour la construction de notre être intérieur. Ainsi, sur une base qui préexistait et selon notre loi, nous élevons la demeure ou parfois le palais de notre intelligence.

Le péché contre le Saint-Esprit consisterait donc à fournir prématurément, par le livre, un savoir tout élaboré par autrui. Les signes avant la chose qu'ils doivent signifier, des simulacres vides, quel crime ! Sans compter qu'à commencer par la fin, au moyen d'un système tout fait, on vole à l'enfant le bénéfice de son travail, la joie de son effort alors que c'est l'exercice seul qui développe.

Que l'enfant vive parmi ses réalités, qu'il les assimile à loisir, qu'on l'y laisse longtemps ! Qu'il commence à les considérer à sa façon, qui n'est pas la nôtre ! L'éducation négative de Rousseau a passé par là : que les débuts de toute étude soient lents, qu'on exige peu mais que la compréhension de l'objet étudié soit enfin parfaite, consubstantielle. Parlons peu : le silence est propice à la réflexion. Expliquons l'indispensable seulement. Sachons attendre et relancer la pensée : « Pourquoi ? » est un mot magique, qui fait merveille en classe.

Dans ce stade de l'intuition, le rôle du maître ressemble à celui d'un préparateur dans quelque laboratoire à penser. Il groupe judicieusement des séries, tirées des occupations pratiques de l'enfant, et il les présente de façon à susciter le problème. Il préfère en tout ce qui est simple, clair, fondamental. Et l'enfant aiguise son esprit sur les choses qu'il désire le plus, qui le touchent, qui font partie de son cercle naturel d'expérience et qu'il apprend à connaître sous mille aspects.

Intervient alors le second temps de l'opération, bien qu'à vrai dire intuition et formes élémentaires se confondent en pratique. Il s'agit maintenant d'exploiter sa conquête par une possession verbale, spatiale et quantitative. Plus modestement, on apprend à désigner, à mesurer, à compter. Les noms des choses, leurs qualités, leur usage, leurs rapports, leurs formes, leur poids, leur situation, leur nombre : autant de notions qui exercent le langage verbal d'abord et, plus tard, écrit, de même que le dessin et le calcul, et qui permettent d'opérer le passage de la perception aux idées concrètes et à l'expression. Le primitif a procédé de cette sorte. L'expérience sensorielle a moulé la pensée des hommes sur ces données du réel. Chacun de nous doit être admis au bénéfice de cette découverte. C'est par elle que l'esprit de l'enfant plonge de fortes racines dans son terreau natal. Ainsi la réalité reste l'envers inséparable du mot et la chose nourrit le signe.

Telle est la double loi de l'éducation élémentaire. Et si, comme Pestalozzi le veut ¹, l'habitude prise continue, si l'homme n'est plus dupe des mots mais fonde, au contraire, son savoir le plus abstrait sur la solide base où il s'appuie depuis l'enfance, cet

¹ Car sa loi de l'éducation élémentaire s'applique certes aux débuts mais pas à eux seuls. C'est un contrôle de base, une référence qui convient à tous les âges, une discipline mentale nécessaire à tous les degrés de l'étude.

homme-là aura gardé la fraîcheur originale qui, seule, vivifie la pensée ; il possédera un savoir de source, ce sera un esprit juste, condition d'une âme libre.

Parvenus à ce point, nous constatons que, dans le domaine intellectuel, Pestalozzi s'est inspiré des mêmes principes éducatifs que dans le domaine moral.

Il reconnaissait là des forces profondes mises en nous par la nature et qu'il fallait libérer, exercer, sublimer. Il opposait cette délivrance du divin en nous au formalisme courant, privé de véritable contenu moral.

De même ici, il reconnaît les forces innées de l'esprit qu'il veut développer au moyen des éléments naturels de la pensée. Et il oppose cette école de la raison, du libre examen et de la vérité au conformisme et à l'esprit d'autorité.

Cette formation en profondeur du caractère et de l'esprit conditionne, pour Pestalozzi, la dignité de l'homme et l'efficacité de son action. Introduit par ces voies dans la carrière, l'adulte sera un individu nettement caractérisé en même temps qu'un agent prêt à servir dans la société de ses semblables.

L'œuvre de Pestalozzi, qui fut faillible comme tout homme, n'est pas sans obscurités ni lacunes. Le peu qu'on en a retenu dans ces pages montre du moins qu'elle fut tout inspirée d'un pur respect de la créature humaine, d'un grand souffle de générosité, de la noble ambition de faire rendre à chaque enfant un magnifique témoignage de la vie.

Reinhard, ambassadeur de France, disait que si les Suisses savaient utiliser les expériences de Pestalozzi, ils deviendraient le premier peuple du monde. Nous ne le sommes pas devenus et, à la vérité, nous n'en demandons pas tant. Mais nous sommes, en effet, de plus en plus nombreux à penser que si l'école suisse, entendant la leçon du vieux maître, se mettait à éduquer en profondeur, ce serait pour le plus grand bien de notre pays.

* * *

C'est l'amour qui a fait cela.

Plus qu'un mot entre gens d'école. On n'a pas oublié qu'après « la folie de Stans », Pestalozzi en attribua tout le succès à l'amour qu'il portait à ses petits protégés. « Das tat die Liebe ! »

S'il fallait choisir, n'hésitons pas : il faudrait tout abandonner

des principes et du système et garder l'amour. Celui des petits, d'abord, parce que c'est « la vie en fleur » ; celui de l'humanité, ensuite, dont ils sont le seul espoir.

On n'aime ni sur ordre ni par principe. Qu'ils sachent, du moins, ceux qui aiment l'enfance, mais comme il faut, courageusement, qu'ils sont sur la voie royale de l'éducation.

ALBERT MALCHE.

OUVRAGES CONSULTÉS

Outre la bibliographie générale, voir :

H. GÜTTENBERG : *Pestalozzi und die Schulerneuerung der Gegenwart*. — Wien, 1926.

LOUIS MEYLAN : *L'actualité de Pestalozzi*, Educateur, 12 janvier 1946. Lausanne (pp. 25-28).

A. FREY : *Volksunterricht im Sinne Pestalozzis*. Aarau, 1946.

Les temps nouveaux et l'école vaudoise

En guise de préface

J'ai enseigné plus de trente ans, avec la même joie, de petits montagnards, des élèves du Collège scientifique, des candidats aux divers brevets pour l'enseignement primaire ; j'ai voué un intérêt fervent à la psychologie de l'enfant et à la pédagogie depuis mes études à l'École normale et je les enseigne depuis vingt ans. Au lieu de me contraindre dans des ornières, mon expérience ne m'a rien ôté de ma curiosité et de mon désir du mieux. C'est pourquoi, je crois avoir le droit d'exprimer mon opinion sur l'enseignement dans notre pays. Un homme d'école, et de plus un maître de pédagogie et un père, a réfléchi à tous les problèmes de l'éducation et de l'enseignement et doit dire ce qu'il en pense.

« Il est évidemment beaucoup plus simple, sinon de hurler avec les loups, du moins de se taire, de se tenir coi. C'est assurément le moyen de n'avoir pas d'histoire... Mais alors, c'est la démission de l'intelligence... » écrit M. Edouard Claparède¹ ; j'ajoute : c'est aussi le moyen le plus sûr de ne faire aucun progrès.

¹ *Morale et politique ou les vacances de la probité*. Neuchâtel, La Baconnière, p. 183.